

27 R. Goutil
Lyon

h 2 1

Liberté
Egalité
Fraternité
Travail
Solidarité
Justice

Le Franc-Maçon

Bien penser
Bien dire
Bien faire
Vérité
Lumières
Humanité

Paraissant le Samedi

ABONNEMENTS

Six mois..... 4 fr. 50 — Un an..... 6 fr.
Etranger..... Le port en sus

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 52, rue Ferrandière, 52

ANNONCES

Les Annonces sont reçues à l'Agence V. FOURNIER & Cie
14, rue Confort, 14
et au Bureau du Journal

Envoyer les demandes et envois de fonds au Trésorier-Administrateur. Boîte, rue Ferrandière, 52

BUREAUX TOUS LES LUNDIS, DE 4 A 6 HEURES DU SOIR. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

L'Administration du FRANC-MAÇON prie les personnes auxquelles ce numéro a été adressé de vouloir bien en prendre connaissance et de le retourner au bureau du journal, dans le cas où elles ne désireraient pas contracter un abonnement.

Les abonnés nouveaux, dont nous n'aurions pas l'adresse, sont priés de nous l'écrire très lisiblement. Le prix de l'abonnement doit être envoyé franco, en mandat ou en timbres-poste, au Trésorier-Administrateur du journal le FRANC-MAÇON, 52, rue Ferrandière, 52.

A la Presse

Nous prions nos grands confrères de la presse quotidienne de vouloir bien accueillir dans leurs rangs le nouveau venu qui vient aujourd'hui solliciter sa place. Nous leur serions reconnaissants de vouloir bien annoncer l'apparition du FRANC-MAÇON, et, s'il se peut, d'en publier le sommaire.

Le service du journal sera fait régulièrement à ceux qui nous en exprimeront le désir, en échange du numéro contenant cette insertion.

SOMMAIRE

Notre programme. — Position nette. — Esprit des morts et des vivants. — Pour 96 francs. — La prière à travers les âges. — Maçonnerie, Église et Démocratie. — Le doigt de Dieu. — La Démocratie organisée. — La Nativité de la Vierge. — Libre pensée. — Intolérance et Charité. — La Semaine. — Bibliographie. — Revue des Théâtres.

NOTRE PROGRAMME

Le but de la publication du Franc-Maçon doit être expliqué au lecteur, quelques lignes suffiront : c'est par les articles insérés dans nos numéros que le public jugera notre œuvre, et, nous l'espérons, s'y intéressera. La Franc-Maçonnerie subissait depuis quelque temps une recrudescence d'attaques plus que jamais injustes et passionnées. Les polémiques des journaux politiques et religieux restaient trop souvent sans réponse; il a semblé à un certain nombre de Francs-Maçons qu'ils avaient le droit et le devoir de se défendre, et de répondre aux accusations dirigées contre la Société à laquelle ils appartiennent: voilà l'origine de notre publication.

La Franc-Maçonnerie a des organes spéciaux pour la discussion de ses affaires intérieures; il n'existait pas de journal très franchement maçonnique à la disposition du public, qui veut se faire une opinion avec indépendance et impartialité, le Franc-Maçon prend aujourd'hui sa place en plein jour; on ne lui reprochera pas en lisant son titre de cacher son drapeau.

Le Franc-Maçon n'est pas un moniteur « officiel » c'est un journal qui veut défendre un parti avec l'autorité que chaque feuille politique, philosophique ou religieuse s'efforce de s'acquérir dans son milieu par la sincérité de sa ligne, la droiture de ses idées, la sûreté de ses informations, la courtoisie et la dignité de sa polémique. Dans cette voie, notre journal cherchera avant tout à éviter d'entrer dans les divisions de parti, et se fera un devoir de ne point se mêler aux compétitions particulières. Du reste, encore une fois, c'est en parcourant nos colonnes que le lecteur appréciera le mieux notre ligne de conduite, et, sans plus long préambule, nous commençons :

POSITION NETTE

Jamais les attaques contre la Maçonnerie n'ont été plus répétées et plus violentes. S'il n'y a plus à craindre des partis réactionnaires en politique ou en religion les persécutions d'autrefois, les Francs-Maçons n'ont pas cessé d'être le but de leurs injures et de les voir appeler sur eux la haine de la population.

Jadis ce n'était guère qu'au point de vue religieux qu'on les attaquait. C'était comme adversaires des religions, comme philosophes, puisqu'alors on ne disait pas encore libres penseurs.

Ils en étaient à quelques encyclopédies comme la dernière. Maintenant, on a étendu le champ des critiques, et il n'est pas de jour qu'on ne trouve dans les feuilles réactionnaires, cléricales, des articles contre la Franc-Maçonnerie, ainsi mêlée à toutes les réformes combattues par les monarchistes.

Pour qui parcourt de nombreuses feuilles, tant de Lyon que de Paris ou de la province, c'est un curieux enseignement que cette guerre incessante. Il n'est pas de sujets où l'on ne fasse intervenir les Francs-Maçons, de projets de loi, dont quelques-uns dépassent beaucoup leurs idées et leurs espérances actuelles, qu'on ne leur attribue.

On n'a jamais manqué de leur accorder la paternité de la loi du 28 mars, non certes qu'ils ne soient fiers de l'avoir préparée, mais avec quelles violences les journaux et les orateurs cléricaux n'ont-ils pas reproché à la Franc-Maçonnerie cette transformation de l'éducation cléricale en instruction civique.

Et y a-t-il quelque crime commis, c'est dans le mépris de la religion qu'on doit en chercher la cause, et c'est à la Maçonnerie qu'il faut faire remonter cette conséquence de la diminution de la foi.

Et si oublieux par hasard de ses devoirs, un des instituteurs laïques commet quelques fautes, ils s'emparent d'un fait isolé et l'attribuent encore à l'influence maçonnique et athée, ne se souvenant plus des oublis de chasteté de tant des leurs, auxquels ils ont donné l'absolution.

Enlève-t-on des croix, c'est la Maçonnerie qui l'a ordonné.

Laïcise-t-on un temple qui appartient à nos grands hommes, ce sont les Maçons qui l'ont voulu.

Et lorsque des obsèques imposantes, comme n'en a jamais conduit l'Église, viennent étonner le monde, les journaux pieux déclarent qu'elles sont organisées par la Maçonnerie contre Dieu, pour le chasser du Panthéon.

Enfin, dans les élections, lorsqu'un candidat du progrès dans les idées politiques et religieuses écrase un cléricale, c'est toujours la Franc-Maçonnerie qui l'a porté au succès.

Sans doute, cette grande Société, qui étend ses liens de fraternité sur le monde entier, prend sa bonne et large part aux transformations qui font marcher la société moderne dans la voie du progrès; mais puisqu'on la lui fait plus large encore, que son action est parfois exagérée, elle se doit de justifier l'affirmation d'une influence qui lui vaut tant d'injures.

Sur quel terrain la Franc-Maçonnerie doit-elle se placer pour agir avec cette unité qui seule donne la vraie force?

Il semblerait qu'elle ne doit pas avoir de politique active, si l'on prend à la lettre ce qui est dit et enseigné à tous, en entrant pour la première fois dans le temple maçonnique.

La Maçonnerie reçoit tous les hommes sincères, honnêtes, quelles que soient leurs opinions en politique et en religion. Rien n'est plus vrai en principe; mais la force même des choses apporte des tempéraments à la généralité de cette grande règle de liberté et de tolérance.

Voyons en religion, d'abord... Non, il n'y a pas de place dans une Loge excommuniée pour un catholique sincère, fidèle à sa religion, respectueux de ses dogmes; comment irait-il dans l'église en sortant d'un lieu où l'excommunication majeure l'a frappé à la porte, et quel serait le prêtre qui lui donnerait les sacrements que lui défend l'Encyclique. Il n'aurait, pour s'absoudre de venir parmi les réprouvés, que le mensonge et la pensée de l'espionnage.

Ce n'est pas la constitution maçonnique qui lui ferme l'entrée des Loges, c'est l'intolérance même de ses propres doctrines.

On n'y voit guère mieux placés les hommes religieux d'autres cultes. En l'état d'esprit de toute la Maçonnerie, le libre examen a rejeté trop loin les religions révélées et les contes fantaisistes qui en sont toujours la base et le point de départ, pour qu'un croyant à quelque divinité venue fabriquer sa dévotion sur la terre ne se trouve pas, hors de son milieu, parmi ceux qui nient ces révélations et discutent les miracles.

On ne peut se sentir à l'aise dans les Loges que dégagé des crédulités du passé. Avec le libre examen maçonnique, il n'y a plus place parmi les Maçons que pour l'athée, le matérialiste, le positiviste, tous les penseurs libres, indépendants, jusqu'aux spiritualistes qui, admettant Dieu et l'âme immortelle, rejettent avec indifférence les dogmes religieux; tous ceux enfin qui attendent du temps et du progrès de nos idées de pouvoir suivre l'exemple du poète immortel que deux millions d'hommes accompagnaient au Panthéon et voudraient aller comme lui à l'Être infini qu'ils espèrent sans le cortège des prêtres, sans les cérémonies religieuses abaissant la grandeur de ce grand mystère : la mort.

En Maçonnerie, voilà pour les religions. Et en politique, quelle opinion peut concorder avec le but, les aspirations maçonniques?

Là, les monarchistes viennent de trancher définitivement la question.

Ils se sont unis, alliés sur la question religieuse; ils ont formé pour la défense des religions, l'Union conservatrice qui paraît au premier abord mal nommée, comme parti d'opposition, mais qui semble au contraire bien appelée ainsi, puisqu'elle veut conserver toutes les folles crédulités du passé, intimement liées désormais à l'idée monarchique. Pour être de cette ligue nouvelle, il faut adopter les principes pieux qui ont servi à la former, il faut y croire, ou faire semblant d'y croire.

La place d'un Franc-Maçon, excommunié, n'est pas là encore. D'un seul coup, ils ont montré que tout Franc-Maçon ne peut admettre que la République.

Voilà la politique conservatrice; son terrain d'alliance, c'est la religion. Où faut-il chercher l'union entre républicains et libres-penseurs? Sera-ce sur un article de Constitution à modifier, la suppression du Sénat, pour n'avoir qu'une seule Chambre? Les meilleurs républicains sont en opposition; les uns ont raison, s'ils pensent au péril étranger, à cette puissante Convention, tenant tête à l'Europe et, à l'intérieur, écrasant les factions. Les autres n'ont pas tort, s'ils songent aux loix qui doivent être méditées et revues, s'ils craignent quelque coup d'effacement politique, qui trompe les meilleurs députés et ne laisse pas à leurs électeurs le temps de les ramener dans la voie.

Sera-ce l'élection des juges? L'impôt sur le revenu? La protection ou le libre échange que l'on veut ici, et qu'on combat là-bas?

Le terrain d'union, Gambetta l'avait bien vu, avec son jugement politique si prévoyant et si élevé, lorsqu'il s'écriait à Romans: *Le Clericalisme, c'est l'ennemi.*

Ils l'ont bien vu aussi les Francs-Maçons de Belgique, qui, dans ce pays monarchique, se réunissent tous sous le nom de libéraux en face des députés réactionnaires unis sous le nom de candidats catholiques, mettant les partisans de la liberté politique et de liberté de la pensée en présence des députés catholiques, ennemis de toutes les libertés.

Là-bas, on été plus loin que ne le disait le mot de Gambetta: les réactionnaires n'ont point caché leur drapeau, et hautement leurs affiches disent, non pas cléricaux, mais catholiques.

N'est-ce pas la même doctrine sous deux noms différents?

Et quoiqu'on fasse, cette grande division qu'indiquait Gambetta, qui est un fait accompli en Belgique, que l'union conservatrice impose à son tour en France, à Lyon même, deviendra une impérieuse nécessité.

Il est des politiciens habiles qui prétendent faire la République avec la Religion. Le temps est passé. Il fut un moment où il était de bon ton comme autrefois, d'être voltairien dans ce qu'on nomme le monde, la classe éclairée. Le bon ton aujourd'hui a changé dans ce milieu. Il consiste maintenant à être pieux, religieux, ou à en prendre les apparences trompeuses.

Les idées voltairiennes ont passé d'une noblesse élégante et gouailleuse, qui en faisait un jeu en allant à la messe, d'une bourgeoisie aimant

l'opposition gracieuse du centre gauche, au peuple tout entier et si les habitudes religieuses sont conservées à la naissance et à la mort par une tradition séculaire, par des nécessités que nous ne connaissons que trop, et qui ne tarderont pas à disparaître, il nous semble voir la religion comme ces grandes tours des vieux châteaux du moyen-âge, hautes et menaçantes, qu'une pierre arrachée à leur base jette dans leurs antiques fossés.

Non, il n'y a plus de place pour ces opinions aristocratiquement modérées, il n'est plus le temps de coquetteries avec les adversaires, il n'y aura bientôt plus de place dans la lutte des partis pour ces réserves bienveillantes qui permettent aux prudents de rentrer en grâce chez des ennemis, s'ils sont vainqueurs, en passant par la porte de l'église.

Et s'il nous en fallait un exemple, n'y a-t-il pas eu à la Chambre, ne pourrait-on citer un député qui était, disait-il, catholique, mais républicain; qui voulait démontrer qu'on peut être un fervent catholique sans cesser d'être républicain? Et n'a-t-il pas demandé, depuis, à faire partie de la liste conservatrice, où l'on s'unit par la religion contre la République? Aussi faut-il dire que si les libres-penseurs peuvent et doivent fatalement devenir républicains, il n'est pas possible qu'un catholique n'arrive pas fatalement à devenir monarchiste, et que, croyant à un Dieu révélé, il ne soit préparé à s'incliner devant un roi.

Après avoir fait profession de foi républicaine, on en est venu à solliciter l'entrée dans un comité conservateur; voilà où se termine la carrière politique des républicains catholiques.

Et ce tableau est si vrai qu'il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre que la question religieuse rapproche toujours les républicains pieux des monarchistes.

Voyez ceux qui se disent républicains religieux; ils protestent contre les décrets, contre la suppression des écoles, la désaffectation du Panthéon, en un mot contre tout ce qui, dans le programme républicain, touchant aux cultes et à leur budget, est cependant partie inséparable d'un programme de progrès et d'indépendance religieuse. Ils sont républicains, mais ils s'allient aux adversaires de la République dès que la religion est en jeu; ils sont républicains, mais ils ne se sentent dans leur milieu, ni dans la Franc-Maçonnerie, ni dans les comités qui suivent la même politique. Ils sont des tirailleurs dont les balles sont souvent plus dangereuses pour leurs amis que pour leurs ennemis.

Et pour ceux, au contraire, dont le terrain est bien défini, pour les libres-penseurs, le devoir est cette participation aux associations où règne l'indépendance de la pensée, à côté d'une ligne politique bien tranchée.

Et lorsque les Francs-Maçons sortent de leurs travaux maçonniques pour prendre part aux luttes politiques, c'est dans les milieux électoraux où l'on combat pour la même politique de liberté religieuse et gouvernementale, qu'ils vont remplir leurs devoirs de citoyens.

C'est là que la Maçonnerie française se retrouve; c'est là qu'est sa politique, la vraie politique, en face de l'union conservatrice; c'est là, qu'elle se groupe, à l'heure où l'union des hommes de progrès et de bon sens s'impose en dehors de toute question de détail, de toutes luttes de personnes, pour continuer, d'un pas ferme, la route en avant.

ESPRIT DES MORTS ET DES VIVANTS

Ne forcez personne à croire.

Koran, Sure 18.

Tu adores un Dieu mort sur la croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais, qui aussi ne sent pas la nécessité de se sacrifier pour me faire jouir de ses bienfaits.

Réponse d'un Inca à un Missionnaire.

A quelle religion te confesses-tu? — A aucune de celles que tu me nommes. — Pourquoi? — Par religion.

SCHILLER.

Il est manifeste que Dieu ne se mêle de rien de ce qui concerne notre vie temporelle.

LUTHER.

Que Caton relise le Phédon avant de mourir et trouve une consolation suprême dans l'idée de l'immortalité, la morale indépendante ne s'y oppose point. Elle demande seulement que Caton, durant sa vie, fasse le bien parce qu'il est le bien et non en vue d'une récompense ou par crainte d'une punition douloureuse.

HENRI BRISSON. — La Morale indépendante.

Il n'y a qu'une morale et il y a plusieurs religions. Tout le monde le dit du moins, et tout le monde, ce semble, a raison.

DE RÉMUSAT.

(1) L'Eternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il en eut un grand déplaisir dans son cœur.

Genèse VI, 6.

Pour 96 francs

Les adversaires de la République répètent avec complaisance, et M. Germain l'a redit après eux dans l'Ain, il y a quelques jours, que le résultat obtenu dans l'instruction n'est pas en proportion de la dépense faite :

Il y a dix ans, nous dépensions 36 millions, dont 16 millions pour l'instruction primaire. Maintenant nous dépensions 170 millions, dont 100 millions pour les écoles primaires. Dans ces écoles, le nombre des élèves était, il y a dix ans, de 4 millions. Nous avons maintenant 4 millions 600 mille élèves. Ainsi, chaque élève qui nous coûtait 4 fr. en 1875 nous coûte actuellement 100 fr.

L'argenteur est actuellement et habile, nous n'en avons vu jusqu'ici aucune réfutation. Elle est bien simple, cependant. Il y a dix ans, l'instruction était donnée par des prêtres, sans éducation pour la plupart, qui ne possédaient aucun brevet, et que la fantaisie épiscopale imposait aux communes. Ils enseignaient merveilleusement la morale des Jésuites, l'obéissance aux confesseurs, la pratique de la messe et le respect des souverains, oints du Seigneur : toutes vertus propres à gagner le ciel, mais fort peu à mériter la terre.

On a bien vu que le royaume de la terre n'était pas pour les élus du Seigneur. Les prêtres nous ont confectionné plusieurs générations de Français connaissant à fond le catéchisme et l'histoire selon Lorient, qui ont supporté l'Empire, qui ont perdu l'Alsace-Lorraine, et qui, rebelles à toute innovation scientifique, et tout espris de progrès, nous préparaient de nouvelles séries de Sedans agricoles, industriels et commerciaux, si l'on n'y avait mis bon ordre.

L'Espagne est encore aux mains des prêtres : en temps de choléra, les paysans courent sus aux médecins, brûlent des cierges à la Vierge, et meurent comme des mouches.

Nous payons 96 francs de plus qu'il y a dix ans, mais nos enfants sont élevés dans des bâtiments où les lois de l'hygiène ne sont pas outrageusement violées comme dans les locaux repoussants, privés le plus souvent d'air et de jour, où ils contractaient inévitablement l'instinct de la malpropreté, quand ils n'y prenaient pas le germe de quelque maladie infectieuse.

Ils sont instruits par des instituteurs qui ont fait leurs preuves, qui ont subi des examens, pris des brevets, et qui nous préparent de bonnes et belles générations d'ouvriers, de paysans, instruits d'autres choses que de balivernes, et à qui nous devrons le relèvement de la France, par l'instruction, la moralité, le travail et la liberté.

Il y a dix ans, on payait 4 francs par élève pour avoir des scolaristes et des enfants de chœur, qui auraient ruiné la France comme ils ont ruiné la Pologne, la Bavière, l'Italie et présentement l'Espagne. Nous payons 96 fr. de plus pour avoir des hommes, instruits par des hommes.

Ce n'est point trop cher.

Voilà ce qu'il faut répondre.

La Prière à travers les Ages

La prière a pris naissance dans le sentiment égoïste de la peur. C'était primitivement un acte tout instinctif, produit des premières sensations de l'homme, nécessairement assez grossières, et qui est allé s'épurant de siècle en siècle, devant la raison et la science. La prière a été et est encore quelquefois un besoin, mais c'est un besoin fils de la faiblesse et de l'ignorance. Elle accompagnait tous les actes de la vie des peuples primitifs, parce que dans tous les actes de leur vie ils se heurtaient à un inconnu redoutable.

La forme de la prière varie suivant l'idée qu'on se fait de la divinité.

Figurez-vous un homme dont l'intelligence ne jette encore que de faibles lueurs en face des forces de la nature. Tout l'étonne, tout l'inquiète. Sous ces phénomènes physiques ou météorologiques, soumis à une admirable régularité, il ne peut pas saisir la manifestation de lois naturelles. Il ne voit qu'une chose : c'est que le soleil le réjouit, que l'obscurité lui pèse, que le bruit des orages l'effraie, que la foudre frappe à ses côtés. Tout, dans la nature, est mouvement, tout pour lui est hanté par des esprits terribles et menaçants. Devant ces forces mystérieuses et vagues, il se sent faible et désarmé.

Alors naît la prière, la prière égoïste : un cri d'affroi s'élève de la poitrine de l'infortuné ; il demande grâce, il adore, c'est-à-dire *fait le chien couchant*, suivant l'expression des Grecs. Pour apaiser les éléments en furie, rien ne l'arrête ; et la superstition commence à répandre le sang.

Mais heureusement les sacrifices humains font place à des offrandes moins terribles.

C'est que l'instinct de la curiosité a poussé l'homme à chercher la puissance mystérieuse qui se cache sous chaque phénomène, à déterminer les objets de ses vagues terreurs, à les personnifier. Son imagination s'est représentée peu à peu cette puissance sous la forme d'un homme idéal. Le naturalisme des premiers temps a donc fait place à ce qu'on a appelé l'anthropomorphisme.

L'homme a créé les dieux à son image, il leur a donné ses sens et ses passions. Nés de la terre, ils ont des besoins terrestres ; les objets nécessaires à la vie de l'homme leur seront donc offrandes agréables : ils réclament leur part des produits du sol ; leur protection est à ce prix. Ne nous y trompons pas : c'est là un véritable marché entre le ciel et la terre. Dans tout commerce, il y a l'offre et la demande ; de même dans le culte grec. Le sacrifice est l'acte par lequel l'homme envoie à la divinité la part à laquelle elle a droit ; la prière, celui par lequel il lui fait connaître la faveur qu'il attend en retour. C'est une contrainte suppliante.

Sacrifices et prière sont attachés à certains rites sévères, lesquels ont chacun leur rituel particulier ; l'un doit être accompli dans des conditions rigoureusement déterminées ; l'autre, prononcée au moment opportun, suivant une formule immuable, sans aucune intervention de mots, sous peine d'inefficacité. Il est vrai que, comme tout négocié, le culte est surtout affaire d'habileté. On ne se fait aucun scrupule de tromper la divinité, qui n'est après tout qu'un simple client. Le tout est de ne pas se faire prendre. Ainsi, telle divinité veut qu'on lui offre des bœufs d'une éclatante blancheur : s'ils ont quelques taches qui altèrent leur pureté, on les dissimule, en les frottant avec de la craie. Bien plus, par pure économie, on en vint à offrir des victimes fictives, des gâteaux à formes d'agneaux, de taureaux, fabriqués par des espèces de sculpteurs-pâtisseries appelés *factores*. Tout sacrifice était un prétexte à festins ; car le prêtre, le sacrifiant, se réservait les meilleurs morceaux de la victime. On faisait à la divinité sa part : c'étaient les extrémités et certaines parties des entrailles. Il y avait cependant des cas où le mortel ne touchait pas à la victime ; il faut dire qu'alors elle était sculptée en bois, que recouvrait une légère couche de la couleur agréable au dieu.

Voilà certes une conception peu élevée de la prière et de la divinité à laquelle elle s'adresse. Mais la civilisation marche, l'homme atteint à un idéal plus élevé, le sentiment religieux s'épure ; car l'homme élève son dieu à son image, il en résulte que, chez les Grecs et les Romains par exemple, la religion a toujours marché d'accord avec les mœurs, et, par conséquent, n'a jamais entravé le progrès. Le sacrifice matériel disparaît peu à peu pour faire place au symbole ; la prière cesse de n'être qu'une vulgaire formule, sans aucun sens ; la croyance en un dieu suprême s'implante, et le monde païen produit l'hymne admirable de Cléanthe, qui peut se comparer à tout ce que la poésie chrétienne possède de plus grand.

La philosophie païenne, d'accord avec le sentiment religieux, avait donc préparé les voies au christianisme. Une paisible révolution s'achève. Au lieu des dieux formés de l'âme humaine ou des grandes forces physiques, le dieu fut conçu comme véritablement étranger, par son essence, à la nature humaine, d'une part, au monde, de l'autre. Le divin fut décidément placé en dehors de la nature visible et au-dessus d'elle. La religion devint un ensemble de dogmes, et comme telle fut immuable : ce qui fit sa force fit aussi sa faiblesse. Elle était condamnée à se heurter aux découvertes de la science nouvelle, à ne plus se trouver en harmonie avec les mœurs de la société.

La forme de l'adoration changea aussi. « L'homme, a-t-on dit, ne donna plus à Dieu l'aliment et le breuvage ; la prière ne fut plus une formule d'incantation ; elle fut un acte de foi et une humble demande. L'âme fut dans une autre relation avec la divinité : la crainte de Dieu fut remplacée par l'amour de Dieu. »

Pour avoir modifié son caractère impérieux, la prière n'en est pas moins restée égoïste, dans la religion chrétienne. L'adoration n'est pas désintéressée, la demande la suit.

Quelle idée qu'on se fasse de la divinité, qu'on reconnaisse un Dieu-Providence, créateur de toute chose, ou qu'on attribue à la nature seule existante le pouvoir de se transformer d'elle-même et de donner naissance à la foule de phénomènes visibles ou ignorés, que penser de ces formules, le plus souvent vides de sens, qu'on va marmottant, bribes par bribes, sous le patronage de l'Eglise ? Quelle différence faites-vous entre cet exercice fastidieux du rosaire et l'ingénieuse caisse à prières des peuplades de l'Asie centrale ? Grâce à cette invention, la prière n'est qu'un passe-temps. L'appareil consiste en une espèce de tambour où s'enroulent les bandes de papier sur lesquelles est écrite une oraison plus ou moins dominicale. S'il fait beau, on porte le tambour devant sa porte, on s'assied, on allume sa pipe, on tourne la manivelle, et la serinette prie pour qui veut, tandis que le dévot, plongé dans ses pensées, rêve peut-être de sa bien-aimée, d'un verre d'eau-de-vie, de vengeance, de pillage, de meurtre !

Reconnaissez au moins l'ingéniosité du système et dites-nous quelle peut être l'efficacité de la prière ainsi comprise, qui n'est que l'expression de la cupidité et de l'intérêt !

Au milieu de cette affluence de vœux, souvent contradictoires, à qui entendra la Divinité ?

« Quoi de plus faux et de plus absurde, en effet, que d'imaginer que la divinité est placée comme en sentinelle pour écouter toutes les sottises qui passent par la tête de ceux qui lui adressent des prières, et dont les vœux, pour la plupart, n'expriment que des désirs insensés et dictés par l'intérêt particulier, qui s'isole toujours de l'intérêt général vers lequel tend la providence universelle ! »

« Quelle absurdité que d'admettre un dieu infiniment bon, qui pourtant ne fait le bien qu'autant qu'on le presse, qu'on le sollicite et qu'on l'y détermine par des prières et des offrandes !... Quelle contradiction que d'admettre un dieu qui voit et connaît tout, et qui, cependant, veut que l'homme l'avertisse et l'éclaire sur ses besoins, un dieu dont les décrets sont dirigés par une sagesse éternelle, et qui cependant les modifie et les change à chaque instant, suivant l'intérêt de celui qui le prie. »

Ce n'est pas ainsi que nous comprenons la prière. Ce ne doit pas être une ruse par laquelle nous tentons Dieu et nous cherchons à mériter ses bonnes grâces et sa confiance ; ce ne doit pas être non plus un moyen tout matériel d'apaiser les inquiétudes de sa conscience, ni un passe-temps machinal qui permette de gagner le ciel, tout en méditant du prochain. Pour nous, la prière est le remerciement spontané de l'âme devant ce qui est beau, ce qui est vrai, ce qui est bien, c'est la gratitude de l'homme pour tout ce qui diminue les misères humaines ; c'est l'action elle-même, honnête et bonne.

Si la mauvaise fortune nous atteint, au lieu de nous laisser abattre ou de recourir à de vaines pratiques pour sortir du mauvais pas, raidissons-nous contre l'adversité, et tirons le meilleur parti de notre situation.

Agissons, agir vaut mieux que prier ; une bonne action est la meilleure des prières.

MAÇONNERIE, ÉGLISE & DÉMOCRATIE

Certains démocrates se plaisent à répéter : « La démocratie a deux ennemies : la Maçonnerie et l'Eglise, deux religions, deux autorités, deux pontificats. »

Rien n'est moins exact.

La Maçonnerie n'est pas une religion : elle n'a ni dogmes, ni croyances ; elle laisse chacun croire ce qui lui plaît, comme il lui plaît ; elle n'a pas de confessionnaires, pas de directeurs de conscience, et, dans la liberté générale, fait respecter la liberté de chacun. La différence des rites maçonniques ne porte pas sur des points fondamentaux de doctrine, mais sur de pures formalités extérieures et sur l'organisation des Loges.

L'Eglise a un mot d'ordre qui lui est donné de Rome ; elle doit le subir sans le discuter ; la Maçonnerie n'établit une entente commune qu'à la suite d'un travail fécond dans les ateliers dont elle n'est que le libre résultat. L'idée monarchique, le despotisme personnel domine dans l'une ; dans l'autre la libre discussion et le libre examen ; et dans la lutte des éléments sociaux modernes, la Maçonnerie est pour la démocratie et contre le cléricalisme.

Tout pouvoir laïque a dû lutter contre les empiétements ecclésiastiques, et depuis un demi-siècle, dans l'Europe entière, tout gouvernement civilisé a cherché une auxiliaire dans la Maçonnerie pour résister à l'Eglise.

Or, s'il en fut ainsi pour des gouvernements anti-démocratiques, c'est-à-dire anti-maçonniques — démocratie et maçonnerie ne font qu'un —, ne doit-il pas en être aujourd'hui de même, à notre époque où l'idée maçonnique triomphe dans la démocratie.

Ici, deux objections :

Discutons-les tout de suite ; nous ne voulons laisser subsister aucune arrière-pensée, aucun préjugé.

Comment la Maçonnerie, si elle est démocratique, a-t-elle pu aider les gouvernements monarchiques, et comment peut-on dire que l'idée maçonnique triomphe dans la démocratie ?

La monarchie est allée à la Maçonnerie, comme elle était allée aux Communes affranchies. Au moyen âge, menacée dans son principe par la féodalité souveraine, elle a fait les serfs libres, et constitué le Tiers-Etat. A l'époque moderne, menacée dans son existence autonome par les prétentions de l'Eglise, elle est allée droit à la seule institution qui lui parût de force à combattre et à vaincre cette nouvelle ennemie. Toutes les fois qu'il y a eu une Eglise dominante (*catholique*, France, Italie) ; *protestante*, Angleterre, Hollande, Allemagne) et un pouvoir laïque, les représentants de ce pouvoir, qu'ils s'appellent Louis-Philippe, Napoléon III, prince de Galles, Alexandre de Hollande, ou Guillaume de Bavière, sont allés réclamer l'appui maçonnique.

Et ici encore deux éléments se sont trouvés en présence : le principe d'autorité, de despotisme, et le principe de liberté. Les souverains ont eu beau faire, le second l'a emporté. Partout il l'a emporté, faisant les ministres responsables devant la nation, faisant la nation souveraine. La royauté

n'est plus qu'une fiction partout où la Maçonnerie a passé.

La Franc-Maçonnerie a dévoré son alliée.

Or, nous avons déjà rendu ce service aux démocrates égarés de leur débarrasser de la royauté absolue, et à la démocratie française de la débarrasser de toute royauté.

La Convention renfermait nombre de Maçons, et ce fut sous la *voûte d'acier*, croisement d'épées maçonniques, que Louis XVI, à son retour de Versailles, fut introduit à l'Hôtel-de-Ville.

C'est grâce à la Maçonnerie, au travail incessant des Loges, à leur entente commune, que les représentants du peuple, à l'Assemblée nationale et à la Constituante, purent donner au monde ce spectacle inouï de la Liberté fondée pour ainsi dire d'un seul jet.

La Maçonnerie a eu une part importante à la Révolution Française, et, par gratitude, la République a adopté sa devise : Liberté, Egalité, Fraternité, comme elle avait adopté ses idées.

Nous avons dit en même temps que l'idée maçonnique triomphe dans la démocratie moderne ; — en d'autres termes, que la Maçonnerie est à l'avant-garde de la démocratie, et que, toujours en contact avec l'ennemi assiégé, cherchant les points faibles de la défense, elle fait les brèches par où le gros de l'armée passera.

Le fait est facile à prouver. Le principe parlementaire est l'œuvre de la tradition maçonnique, le principe de liberté de discussion, de liberté d'examen, de liberté de conscience, a été proclamé par la Maçonnerie bien avant que la démocratie s'en emparât.

Les serviteurs les plus dévoués de la démocratie, toutes les fois que l'idée démocratique a été menacée, sont accourus demander l'aide des Loges. Les exemples récents abondent. L'identité de but, d'origine, de moyens, tout existe entre ces deux grandes forces sociales ; et pour tout dire d'un mot, la Maçonnerie, c'est la démocratie organisée.

L'Eglise ne s'y trompe pas. Toutes les fois que la papauté a voulu frapper la démocratie dans une des idées qui lui sont chères, elle a frappé les représentants autorisés de ces idées : les Francs-Maçons.

Ne pouvant l'abattre de force, cette assemblée d'honnêtes gens, dont la parole pleine de sens et d'expérience est toujours écoutée avec respect et profit, puisqu'elle est le résultat fécond de travaux communs, l'Eglise essaie la ruse.

Elle cherche à traverser la Maçonnerie en je ne sais quelle boutique concurrente de la Maison de Rome, St-Pierre, Pie IX, Léon XIII et C^o, et voudrait semer contre elle la méfiance, la discorde, la confusion, dans les rangs de l'armée démocratique.

Elle veut en vainconner le change, elle n'y parviendra pas ; mais c'est déjà trop qu'elle essaie et qu'elle puisse, pour un moment, paralyser le progrès.

Certes, nous ne sommes pas des sectaires, et si l'Eglise bornait son ambition au royaume des cieux, nous ne lui disputerions pas le paradis. Mais elle affirme incessamment que le temporel doit céder le pas au spirituel, que les chrétiens sont chrétiens avant d'être citoyens, qu'ils doivent obéir à sa loi avant d'obéir à leur loi nationale, et, dans le cas de conflit entre ces deux lois, préférer la première à la seconde ; elle prêche la guerre civile au nom du droit de Dieu, et crie à l'oppression toutes les fois qu'elle ne peut opprimer. Elle se déclare nettement hostile à l'Etat et rebelle à ses lois. Il importe à la chose publique que ces projets soient déjoués : la domination de l'Eglise serait le pire des fléaux.

Nous avons vu que l'union de la Maçonnerie et de la démocratie saurait empêcher cette victoire désastreuse pour l'humanité. Nous verrons, dans de prochains articles, que la Maçonnerie peut rendre à la démocratie d'autres services encore dans l'évolution sociale et dans les relations des peuples.

LE DOIGT DE DIEU

Nous recevons, dit la *Croix*, d'un de nos lecteurs, M. de la Morinière, le récit d'un fait douloureux qui s'est passé ces jours derniers :

« Le nommé Ménier, cultivateur, paroisse de Guédéma, avait battu à la mécanique le jour de l'Assommoir, au grand scandale de ses voisins. Quand on a fini de battre, on conduit la machine chez celui qui l'a acheté. Le dimanche, Ménier conduisait ainsi cette machine, et à une descente, son attelage effrayé du bruit s'est emporté. Ménier en voulant l'arrêter est tombé, et il a été écrasé par les roues de la machine. Cet événement a produit une grande impression. »

Ce récit nous a rappelé involontairement un autre accident récemment arrivé dans la Drôme : un curé et un enfant de chœur frappés par la foudre du coup mortel. Nous ne nous rappelons pas avoir lu, à ce propos, de réflexions blessantes, de critiques déplacées, dans les journaux de notre opinion; nous ne nous rappelons même pas avoir entendu qualifier cette catastrophe de *châtiment providentiel*!!

C'est que les libres penseurs n'ont pas le fiel clérical, c'est qu'ils n'ont pas le cerveau façonné, j'allais dire déprimé, comme ce bon M. de la Morinière, par ces trop habiles pétrisseurs qu'on appelle les Jésuites. Et pourtant, si nous voulions voir le drigt de la divinité dans un malheur causé par le hasard, il nous serait permis de nous demander de quel noir forfait devait être souillée l'âme de ce serviteur de Dieu, pour que son maître l'ait aussi durement frappé.

Certes, ce n'est pas pour avoir travaillé en dehors des jours permis par l'Eglise. — Le zèle de ces pieux personnages ne va pas jusque-là.

Et qu'en ont-ils besoin d'ailleurs? Ont-ils une femme à faire vivre, des enfants à nourrir? ont-ils, bien plus, le souci de pourvoir à leurs propres besoins?

LA DÉMOCRATIE ORGANISÉE

C'était quelques jours après la délation essayée contre la Franc-Maçonnerie par un journal réactionnaire de Lyon.

Je me promenais sur l'un de nos grands boulevards, lorsque je fis la rencontre d'un ami aussi républicain que patriote, mais qui est un railleur endiablé contre tout ce qui lui paraît avoir des allures mystiques ou sacerdotales.

« Je ne veux pas, me dit-il, essayer de justifier la triste campagne entreprise par le journal clérical de Lyon — les disciples de Loyola ne peuvent être que de parfaits Baziles; — mais, entre nous, je vous avoue franchement que si cela devait avoir pour résultat de dégoûter les braves citoyens qui remplissent si consciencieusement leur rôle d'excommuniés, je ne verrais pas où est le mal. Avouez, en effet, que la Franc-Maçonnerie est sans utilité dans un pays possédant une liberté qui va jusqu'à la licence, et que la meilleure garantie pour la République réside dans la *démocratie organisée*.

« — A mon tour, lui répondis-je, sans vouloir rire aux dépens de votre spirituel réquisitoire contre la Franc-Maçonnerie, je vous demande seulement la permission de me servir de vos propres arguments, pour démontrer combien vous êtes dans l'erreur.

« Et d'abord, parlons un peu de la démocratie organisée. Vraiment, l'occasion est bien mal choisie pour invoquer cet idéal, et vous reconnaîtrez avec moi qu'en ce moment, à moins de prétendre que « chez elle un beau désordre est un effet de l'art », la démocratie est bien plutôt en train de se désorganiser. En tout cas, ce qui se passe actuellement n'est pas de nature à faire prévoir le jour rapproché où ce grand parti atteindra l'idéal de l'unité, et enlèvera tout espoir à ses ennemis qui pratiquent à outrance la maxime : diviser pour régner. »

Or, ce fait m'amène également à constater que l'extrême liberté, dont parlait mon contradicteur, peut être un écueil périlleux pour la démocratie, si elle n'y prend garde, car elle l'endort dans une trompeuse sécurité, l'amène à découvrir ses flancs aux attaques de ses ennemis, en se divisant en autant de petites coteries rivales qu'il y a de théories politiques et sociales différentes. Qui pourrait répondre alors que ces divisions, habilement exploitées par le cléricalisme, ne feront pas, à un moment donné, courir les plus graves dangers à la République?

Mais écartons cette éventualité, si l'on veut; il n'en reste pas moins vrai que la démocratie, absorbée par le souci de ses luttes de comité à comité, uniquement préoccupée de l'après-désir de faire triompher ses candidats, sacrifiant, dans cette tourmente des compétitions personnelles, son temps et ses forces, n'en conserve plus assez pour

étudier et discuter les principes avec calme et surtout avec fruit... Chaque fraction constituée rédige à la hâte un programme qu'on soutient pendant la lutte et qu'on abandonne après pour n'y plus revenir.

Eh bien, c'est dans la Franc-Maçonnerie que la démocratie retrouverait, si elle le voulait sincèrement, l'homogénéité, malgré les multiples manifestations de ses comités. Si la Franc-Maçonnerie se montre défiante et conserve certaines allures mystérieuses, c'est parce qu'elle sait que les Jésuites, ces éternels ennemis du repos des peuples, ne désarmeront jamais; et, pour cette raison, elle observe cette prudence aussi nécessaire aux partis qu'aux corps d'armée : elle se garde.

La Franc-Maçonnerie, avec ses principes de tolérance et de progrès, peut recevoir dans son sein toutes les fractions de cette démocratie militante et devenir leur véritable trait d'union au jour du danger.

Aussi, au lieu de demander sans réflexion, comme le font certains citoyens, la destruction de la Franc-Maçonnerie, la démocratie ferait mieux de s'y rallier sincèrement, et d'en faire le laboratoire où tous les problèmes philosophiques, dont elle désire la solution, seraient étudiés et discutés dans toutes leurs conséquences sociales et politiques.

Sur le terrain de la tolérance, les opinions divergentes apprendraient à s'apprécier avec plus de modération et de justice, et le résultat de ces discussions courtoises et calmes serait peut-être un rapprochement des différentes fractions de la démocratie par de mutuelles concessions, au lieu de cet émiettement du parti républicain que nous voyons se produire depuis quelque temps.

En un mot, si la démocratie savait comprendre quel puissant concours elle a à espérer de l'organisation maçonnique, elle pourrait ce jour-là dire qu'elle ne tarderait pas à être une démocratie organisée.

La Nativité de la Vierge

Nous lisons, dans un des derniers numéros de l'*Echo de Fourvières*, quelques pieuses folichonneries dont nous ne voudrions pas priver nos lecteurs.

Il s'agit de la nativité de la Vierge. « Ce fut, nous apprend le mystique *Echo*, une fête universelle; la Sainte Trinité, elle-même, y prit part. »

Vous admirez, certes, déjà comme moi, la précision de ces enseignements inédits à dix-neuf siècles de distance, mais plongez-vous dans la sainte feuille, qui avait sans doute un reporter spécial sur les lieux, et vous n'ignorerez plus aucun détail de cette petite fête de famille.

« Le Père Eternel saluait son épouse; le Verbe divin, sa mère; et l'Esprit-Saint, celle qui devait être son *Temple vivant*, le plus digne objet des opérations de sa grâce. »

Comme en termes galants ces choses-là sont dites! Et comme on comprend le succès de nos doux adversaires auprès des dames! Ce temple vivant surtout est d'un trouvé! Une chose, pourtant, nous paraît un peu bien abracadabrante, c'est ce Père Eternel saluant son épouse, et permettant à l'Esprit-Saint des idées aussi... drôlatiques, dans un moment aussi solennel, au sujet surtout d'une enfant encore au berceau. Après tout, si c'est le même qui anime encore nos congréganistes!... Mais continuons :

« En cet instant, dit saint Bernard, les démons, dont les constants nombreuses couvraient la terre, s'enfuirent épouvantés dans leurs demeures infernales, car jamais apparition d'une puissante armée

ne causa autant de frayeur à des ennemis surpris. »

Il est évident que notre dévot confrère est admirablement renseigné, et qu'il a pour cela puisé aux bonnes sources; mais nous, qui sommes indiscrets par profession, curieux par tempérament, et surtout avides de nous instruire, nous aimerions à tenir de l'auteur même de ces révélations inédites une rassurante certitude.

Certes, nous nous figurons volontiers ces démons, fuyant comme des dératés, l'œil saignant, la langue pendante, hors d'haleine, pleins d'épouvante à la seule apparition de la Vierge immaculée.

(Voir contra *Innocent III, Eugène IV, Innocent V et Clément VI*, tous papes et infaillibles.)

Mais êtes vous bien sûr, bien sûr, ô suave et pieux confrère, de l'exactitude du renseignement? Si oui, nous vous en remercions de tout cœur, et nous devons tous nous en féliciter, à une époque où chacun de nous a bien assez du petit diable qu'il tire par la queue plus ou moins souvent, grâce à l'état où les cléricaux ont mis nos affaires et nous ont laissé les finances de la France.

LIBRE-PENSÉE

Nous ne surprendrons personne en disant que les termes de libre pensée et de libre penseur sont, aujourd'hui encore, entendus dans un sens assez défavorable. Le libre penseur est pour beaucoup de gens un homme aussi peu recommandable que le franc-maçon, et on sait sous quel aspect le franc-maçon est à chaque instant représenté par des adversaires plus acharnés, plus implacables que jamais, passés maîtres dans l'art de manier l'arme terrible : la calomnie.

Il faudrait cependant faire un peu de lumière et dissiper toute équivoque, il faudrait cesser de parler de la libre pensée sans la comprendre, comme on a parlé de la franc-maçonnerie sans la connaître. La franc-maçonnerie est solidaire de la libre pensée, elle a dans la libre pensée sa raison d'être même, et ceux-là le savent bien, qui, imputant à la libre pensée toutes les misères de la société moderne, l'accusant de détruire toutes les lois et tous les principes, atteignent en même temps et du même coup la franc-maçonnerie.

Etre libre penseur, c'est, dit-on, ne croire à rien, c'est être sceptique absolu. Il est impossible de se tromper plus grossièrement. Ce n'est pas penser librement que d'être incrédule, car bien souvent l'incrédule ne pense pas du tout, comme celui qui croit trop. Le libre penseur est par définition celui qui pense librement, celui qui se décide et qui agit conformément à la raison et au libre examen, suivant le principe formulé par Descartes, il y a plus de deux siècles.

C'est en effet le droit de tout homme de chercher à connaître la vérité par ses propres forces, par sa propre pensée et son propre jugement, ce qui ne veut point dire qu'il faille négliger le jugement et la pensée des autres. Mais, alors même que nous nous décidons d'après l'expérience d'autrui, n'est-ce pas encore en vertu de notre propre jugement? N'est-ce pas notre jugement qui nous détermine à suivre une opinion qui ne nous appartient pas, mais que nous faisons nôtre, parce que notre raison nous dit qu'elle est juste et qu'elle est bonne? La raison particulière, individuelle, s'exerce donc, là encore, dans toute sa plénitude et dans toute sa puissance, et, en fait, elle doit, partout et toujours, dominer en souveraine; car pourquoi la raison d'un homme se soumettrait-elle à celle d'un autre homme?

La libre pensée, ainsi entendue, n'est donc pas

autre chose que l'affirmation de l'indépendance de la pensée. Le libre penseur ne nie pas, il n'affirme pas; il n'est ni catholique, ni protestant, ni sceptique; il est simplement l'homme qui croit avoir et qui a le droit d'examiner, et de se décider qu'après examen. Ce droit d'examen, incontestable et incontesté aujourd'hui, nous l'espérons du moins, dans les sciences physiques et naturelles et dans les sciences mathématiques, le libre penseur croit qu'il doit exister sans limites dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Les vérités surnaturelles même, s'il y en a, ne doivent pas être laissées en dehors du champ d'investigation de la libre pensée. Ces vérités, en effet, sont la base des religions. Or, il y a de fausses religions, en admettant qu'il y en ait une vraie. Les sectateurs des fausses religions prennent donc pour des vérités surnaturelles ce qui n'en est pas. Mais on ne peut savoir *a priori* quelles sont les vraies vérités surnaturelles, et même s'il y en a de ce genre. Un examen préalable est donc absolument nécessaire, et cet examen doit être libre.

Partout donc il faut laisser pénétrer le libre examen, partout on est contraint de reconnaître ses droits à la raison humaine, quelles qu'en puissent être les conséquences. Et ces conséquences, si nous en jugeons par ce qui s'est produit dans le passé, seront heureuses pour l'avenir. Que serions-nous en effet aujourd'hui, si le libre examen et la libre pensée n'avaient déjà porté leurs fruits? Peut-on citer des vérités qui aient été fixées une fois pour toutes à l'origine, qui aient été de temps immémorial le patrimoine du genre humain, qui dans tous les pays et chez tous les peuples soient restées éternellement les mêmes? Le passé nous offre-t-il un tableau aussi morne, aussi stérile, et avons-nous devant les yeux d'aussi monotones horizons? Ne sommes-nous pas, au contraire, en face de transformations innombrables et d'innies diversités? A qui peut-on dire que le présent est semblable au passé, et que l'homme du XIX^e siècle ne diffère pas de l'homme des premiers âges? De pareilles assertions ne pourraient se soutenir. Il y a en des progrès réalisés, et ces progrès ont été réalisés au moyen de la libre pensée, telle que nous l'entendons. Est-il besoin de rappeler toutes les belles conquêtes du droit sur la force, l'égalité devant la loi reconnue, les privilèges abolis, la liberté des consciences et des cultes proclamée? Les questions d'équité et d'humanité sont-elles aujourd'hui au même point qu'il y a trois siècles? La dignité humaine n'a-t-elle pas grandi? Le droit du faible ne s'est-il pas fait reconnaître et respecter?

La pensée humaine ne s'est donc pas immobilisée dans le temps; l'esprit a poursuivi sa marche en avant vers un idéal que l'humanité ne doit pas désespérer d'atteindre, surtout si l'on songe aux innombrables barrières qui se sont dressées pendant des siècles devant l'intelligence humaine, opprimée et asservie, vivante et agissante dans ses fers.

La libre pensée, en effet, est tellement essentielle au développement de l'esprit humain, qu'elle a su, en dépit de toute contrainte, se glisser en plein moyen-âge dans les écoles qui paraissent ne devoir consacrer que le respect du texte et de la lettre. Mais on ne pouvait se contenter de cette liberté déguisée, furtive, qui gênait la science et la rendait cauteleuse et subtile. Il fallait demander le droit de penser par soi-même, non comme une tolérance, mais comme une méthode sans laquelle tout progrès devenait impossible. Cette méthode, il importe de la maintenir aujourd'hui, dans tous les ordres de connaissances, contre toutes les attaques.

De là la nécessité de protester encore et toujours contre quiconque veut ériger ses doctrines en principe et les imposer comme des lois; le libre penseur doit réagir contre le principe et contre l'habitude, et contre la

REVUE DES THÉÂTRES

La saison théâtrale de 1885-86 s'annonce plus brillante encore que la précédente campagne. Depuis un mois la réouverture des Célestins nous montre une troupe complète et homogène, où les anciens artistes en possession de la faveur du public, tels que Dalbert, Jalabert, Gerbert, Dumoraize, Belliard et Mercier, ont trouvé quelques bons partenaires, parmi lesquels il faut citer M. Guy, un excellent jeune premier comique, qui a déjà su s'attirer la vive sympathie des Lyonnais. Du côté des dames, notre nouveau premier rôle, M^{lle} Patry, est trop connue pour qu'il soit besoin de faire son éloge. Avec M^{lle} Delia, M^{lle} Jalabert, M^{lle} Carine, M^{lle} Belliard, M^{lle} Billon et M^{lle} De Villers, le répertoire le plus varié pourra être interprété, et déjà on voit le public affluer dans ce théâtre qu'il semblait oublier depuis quelques années.

Mais le gros intérêt de la saison n'est pas aux Célestins : c'est la campagne lyrique du Grand-Théâtre qui est importante et qui intéresse et passionne les habitués de nos scènes municipales.

L'an dernier, la saison a été exceptionnellement favorable, et la direction a réalisé des chiffres de recette jusqu'alors inconnus. Il est juste de reconnaître que, sauf un ou deux emplois féminins, rien ne laissait à désirer dans une troupe

que couronnait un ténor à succès, M. Massart. Cette année on peut, sans être grand prophète, prédire une saison encore plus brillante.

Judi, Massart fait sa rentrée dans *Guillaume*, et le lendemain on donne la *Juive*, avec un autre fort ténor *diprimo cartello*, M. Méritt, un Lyonnais et un superbe chanteur. Méritt vient de passer six ans à Bordeaux, applaudi et fêté par un des publics les plus difficiles de la Grande Province. Sa voix puissante lui permet d'aborder tous les grands rôles du répertoire, et je puis d'avance vous annoncer qu'il débutera ici dans la *Juive*, *Robert le Diable* et *Africain*.

Massart et Méritt forment un couple de ténors dont un seul suffirait au succès brillant d'une saison. Réunis, ce sera une réussite exceptionnelle. Ils seront secondés par le baryton Delrat, une autre vieille connaissance, Queyrel, si aimé des Lyonnais, Dauphin, une deuxième basse dont on dit le plus grand bien, ainsi que du nouveau ténor léger Dupuy. Le second ténor, c'est Hyacinthe dont la jolie voix sonne si bien dans la barcarolle de *Guillaume*; et Corpaît, Serin et Reine complètent dignement l'ensemble masculin.

De la partie féminine, nous ne connaissons que M^{lle} Jacob, l'excellente chanteuse légère.

Voici les renseignements que je puis vous donner sur ses camarades : La Falcon, M^{lle} Leroux, vient de Rouen, après avoir passé avec succès à l'Opéra. Nous l'avons entendue ici à ses débuts, sous la direction Marck, où elle a chanté un mois, en attendant M^{lle} Baux. Elle avait déjà une fort belle voix et promettait un artiste de talent. Il

paraît qu'elle a tenu sa promesse. La deuxième chanteuse légère, M^{lle} Hamann, arrive de Bruxelles, après avoir, elle aussi, passé par l'Opéra : chanteuse de style et de virtuosité. La dugazon, M^{lle} Legault, est une fort jolie personne, qui arrive également de Bruxelles, où elle était très applaudie, et la contralto, M^{lle} de Basta, joint à une grande beauté une belle voix.

Comme pièces de résistance, la direction monte *Hérodiade*, de Massenet, et *Manon*, du même Massenet. Ces deux ouvrages, inconnus des Lyonnais, et dont le second vient d'être joué cette année seulement à l'Opéra-Comique, sont déjà en préparation, et notre excellent décorateur, M. Genivet, travaille en ce moment à en agencer les grandes toiles de fond.

Tout permet donc de supposer que ces chroniques hebdomadaires seront de simples bulletins de félicitations pour la direction et pour les artistes, auxquels nous promettons, par avance, notre plus impartiale bienveillance.

P.-S. — N'oublions pas dans ce petit résumé, sous forme d'avant-propos, la réouverture du Théâtre-Bellecour, que M. Simon va tenter de désengouffonner, et où il inaugure sa nouvelle direction, le 2 ou le 3 octobre, avec *Théodora*, ses décors, ses costumes, ses créateurs parisiens, et surtout la grande, l'incomparable reine de l'art dramatique moderne, Sarah Bernhardt.

AU LECTEUR

LE MARIAGE D'UN FRANC-MAÇON

Les explications nécessaires de ce premier numéro, et par suite l'abondance de matières, nous obligent à renvoyer la publication de notre semaine prochaine, la publication de notre intéressant feuilleton maçonnique dont l'auteur est un des écrivains les plus appréciés de notre ville, où la netteté de ses idées, la franchise de ses opinions, la correction de son attitude lui ont concilié toutes les sympathies de la démocratie.

Les péripéties de ce roman feront passer sous les yeux de nos lecteurs bien des personnalités qui se font un renom dans la lutte de la réaction cléricale contre l'esprit moderne et l'esprit maçonnique.

Par l'originalité de la conception générale et des situations, la science de l'intrigue et des descriptions, la netteté de son style, seules, font les œuvres solidement caractérisées, *Le Mariage d'un Franc-Maçon* est appelé, croyons-nous, à un retentissement durable et à un franc succès.

Nous commencerons, dès notre prochain numéro, la publication de cette intéressante étude de mœurs actuelles.

